

De l'économie familiale à l'artisanat **Les textiles domestiques**

Sophie-Laurence Lamontagne et Fernand Harvey

Numéro 50, été 1997

Le Québec se souvient-il? Conserver la mémoire, la tradition, le geste

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8158ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, S.-L. & Harvey, F. (1997). De l'économie familiale à l'artisanat : les textiles domestiques. *Cap-aux-Diamants*, (50), 20–24.



De l'économie familiale à l'artisanat

Les textiles domestiques

par Sophie-Laurence Lamontagne et
Fernand Harvey

**Le XIX^e siècle, une période de grande
production**

Bien qu'elle ait été peu étudiée, la production textile domestique occupe une place de toute première importance dans l'économie rurale et familiale de la période antérieure au XX^e siècle. Au début de la Nouvelle-France, la production est peu développée; elle est surtout une affaire d'hommes qui exercent le métier de tisserand. Les efforts

La crise agricole des années 1820 vient redonner un nouvel essor aux industries domestiques. Le déclin de la production et de l'exportation du blé se répercute sur les revenus des habitants qui, pour répondre aux besoins de première nécessité, se tournent vers la culture du lin pour la fabrication de la toile du pays et vers l'élevage du mouton pour la production lainière. La *Gazette de Québec* du 2 août 1819 fait état des



«L'industrie féminine». Les fileuses de Saint-Denis de Kamouraska. (*Le Terroir*, vol. 5, n^o 10, février 1925, page couverture).

de l'intendant Jean Talon tout comme ceux du gouverneur Brisay de Denonville pour obliger les femmes à confectionner tissus et étoffes donnent de timides résultats. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que s'amorce un changement; les intendants Michel Bégon et Gilles Hocquart soulignent alors l'intérêt grandissant des habitants pour cette industrie domestique. À la Conquête, on peut dire que le tissu du pays supplante le tissu importé, mais dès les premiers moments du Régime anglais, Londres s'en inquiétera et émettra pour sa nouvelle colonie des directives pour limiter la production domestique et protéger ainsi le commerce des marchands anglais. Autant donc, sous le Régime français, on tente de stimuler la production, autant après la Conquête on souhaite en restreindre la pratique.

années difficiles qui s'annoncent : «Le lin se cultive à présent en grande quantité dans ce District de Québec [...] Le cultivateur se trouve maintenant obligé de faire plus attention à la culture de cet article ainsi qu'à augmenter le nombre de ses moutons pour avoir de quoi se vêtir pendant que les productions de la terre sont à si bas prix...»

Ce regain de la production textile domestique entraîne le développement de moulins à carder et à fouler. On en dénombre 322 au recensement de 1844 et encore quelque 240 à celui de 1891, ce qui constitue un indice significatif de l'évolution parallèle des textiles domestiques. Parce qu'ils excluent l'étape du filage, ces moulins, en effet, sont intimement associés à la pro-



duction domestique tandis que l'industrie lainière appelée à davantage se déployer en Ontario et de façon très marquée après 1860 englobe, par comparaison, toutes les opérations de transformation pour fournir un produit fini.

Le maintien de la production domestique se vérifie jusqu'au seuil du XX^e siècle alors que la province de Québec produit 2 200 000 verges de draps de laine de confection domestique, soit 51 % de la production totale canadienne; l'Ontario, au deuxième rang, produit de son côté 525 000 verges environ 12 % et le reste provient des provinces de l'Atlantique.

Il ne faut toutefois pas conclure que la production industrielle est strictement concentrée en Ontario. À Chambly, par exemple, l'entreprise de S.T. Willet se met à produire de la flanelle vers le milieu du siècle et à Sherbrooke, au moulin Paton, se développe la plus importante fabrique de laine au Canada. La laine utilisée, cependant, est importée de sorte que la production locale se destine principalement aux textiles domestiques.

La laine et le lin dans les régions

Les régions les plus importantes pour la production de la laine avant 1850 sont la grande région de Québec au nord et au sud du fleuve, la plaine sud de Montréal et les Cantons-de-l'Est. Au fil des ans, cette production décline en certains endroits pour se stabiliser ou augmenter dans d'autres. On constate, de fait, qu'au pourtour des villes, telles Montréal et Québec, elle diminue sans cesse ainsi que dans les zones fertiles ou en voie d'industrialisation; à l'opposé, elle tend à se maintenir dans des endroits ayant en commun un éloignement des centres ou encore des voies de communication peu développées, un sol propice à l'élevage et une agriculture de type familial. On peut citer, à titre d'exemple, la Beauce, Dorchester ou Kamouraska. De plus, les sites ouverts à la colonisation, sans jamais atteindre des sommets, se distinguent par une progression constante de la production. C'est le cas de la Gaspésie, du Bas-Saint-Laurent (dans sa deuxième étape de peuplement) et du Saguenay.

On a une meilleure idée de l'importance de cette production dans l'économie domestique de la fin du XIX^e siècle en l'examinant sous l'angle du ratio de verges de textile par habitant. Dès lors, le Saguenay, la Gaspésie, le Bas-Saint-Laurent et la région sud de Québec occupent les premiers rangs ce qui tend à confirmer la prédominance de l'est de la province dans la production textile domestique. L'installation de moulins comme celle de fabriques de rouets suit à peu de choses près le même modèle de développement. Pour les rouets, en particulier, le Qué-

bec a toujours compté sur son territoire plus de 70 % des fabriques canadiennes. Sur les 24 restantes à la fin du siècle, il en regroupait même 80 %. Ce contexte illustre bien la vitalité de la production québécoise de textiles, notamment celle du drap et de la flanelle.



Le moulin à carder Groleau situé à East Broughton abrite un écomusée de la laine. Photo : Alain Leclerc. (Écomusée de la laine).

Quant à la fibre de lin utilisée surtout pour la confection de nappes, de serviettes et de vêtements légers, la production canadienne demeure également concentrée au Québec jusqu'à la fin du XIX^e siècle, même si elle n'occupe qu'une place marginale dans le textile domestique évaluée à environ 15 %. Comme pour la laine, la région sud de Québec occupe, en cette fin de siècle, le premier rang pour la production, suivie de la Mauricie/Bois-Francs et, par ordre décroissant, de la région nord de Québec, du Richelieu/Yamaska/Haut-Saint-Laurent, du Bas-Saint-Laurent et du Saguenay. Quand on applique le ratio par habitant, on effectue les mêmes constats que pour la production de laine en regard de l'économie domestique : le nombre de personnes impliquées dans le travail de cette fibre se veut nettement plus imposant dans l'est du Québec. C'est donc tout le Québec oriental qui maintient active la production textile domestique de laine et de lin jusqu'à l'orée du XX^e siècle.

Un contexte de nécessité

Il convient de s'interroger sur les conditions qui ont encouragé de telles techniques de production au Québec. La crise agricole des années 1820 n'explique pas tout, loin de là. Ses impacts toutefois ont joué un rôle non négligeable. De maigres revenus associés au faible rendement des terres ont longtemps obligé les habitants à recourir à la production domestique, ce qui a prolongé le lien de complémentarité entre les moulins à carder et à fouler et la ferme. Ce fai-



sant, ces moulins n'ont pu amasser les fonds nécessaires à leur transformation en véritables fabriques fournissant un produit fini. En outre, les coûts associés aux opérations de cardage et de foulage étaient accessibles même aux personnes peu nanties puisque nombre de moulins s'intégraient souvent aux moulins à farine et à scie et que le paiement en nature qu'il s'agisse de bois, de céréales, de fibres textiles était, sem-

l'étoffe du pays ne pouvait soutenir la concurrence ni au niveau de la quantité, ni au niveau de la qualité. Parallèlement à la hausse des importations, l'urbanisation croissante suscitait de nouveaux besoins, d'où la multiplication des maisons de commerce et l'avènement des métiers de l'habillement. On peut aussi penser que même dans les campagnes, «l'achat en ville» par l'entremise des comptoirs de grands magasins ou des catalogues a vraisemblablement contribué au déclin des textiles domestiques. Enfin, l'utilisation croissante de nouveaux tissus, tels le coton et la soie, a été un facteur de poids.



M. et M^{me} Plante et M^{me} Leblond de l'île d'Orléans faisant une démonstration de filage et de tissage au cours du Festival de folklore de Québec de 1928. Photographe A.S.N. (Fonds Action Catholique. Archives nationales du Québec à Québec).

ble-t-il, une pratique acceptée. Enfin, la rigueur de l'hiver et les besoins vestimentaires de familles où le nombre d'enfants était élevé obligeait à une économie familiale rigoureuse; dans ce contexte, le travail des femmes organisé selon un calendrier de tâches axé sur la confection pendant le long hiver venait faire contre-poids aux maigres revenus. Des conditions qui, lorsque rassemblées, montrent la nécessité pour les familles rurales de s'appuyer sur les industries domestiques.

Une époque difficile où le Québec, explique l'économiste Albert Faucher, est aux prises avec une «improductivité qui engendre un revenu inférieur à celui des états limitrophes d'une part, et qui entraîne, d'autre part, une impuissance à industrialiser les arts domestiques».

Les textiles domestiques au XX^e siècle : un contexte nouveau

Que s'est-il passé par la suite? Les recensements postérieurs à 1891 ne contiennent plus d'information sur les textiles domestiques. Tout porte à croire, cependant, que cette production domestique est tombée en chute libre au Québec, entre 1891 et 1920. Plusieurs facteurs semblent soutenir une telle hypothèse. Parmi ceux-ci, il faut citer le développement des importations de lainages anglais et américains contre lesquelles

La renaissance des industries textiles domestiques, 1896-1940

Si la production textile domestique semble disparaître de l'économie familiale au tournant du siècle, certains groupes se préoccupent de raviver ces pratiques ancestrales pour des raisons à la fois touristiques, culturelles et idéologiques. Assez curieusement, les premières initiatives proviennent de femmes de la bourgeoisie anglo-montréalaise qui fondent la Women's Art Association of Canada, en 1896, dans le but de préserver les arts dits «mineurs» et d'assurer la continuité par la transmission des traditions. Au cours des années qui suivent, cette association qui devient la Canadian Handicraft Guild, en 1906, multiplie les initiatives telles qu'expositions et comptoirs de ventes de produits d'artisanat à travers le pays. La compagnie Canadien Pacifique manifeste également son intérêt pour ces produits d'artisanat qu'elle se propose d'offrir à la clientèle touristique qui fréquente ses hôtels à travers le pays.

Cet intérêt du Canada anglais pour l'artisanat aura ses répercussions au Québec. On retrouve, en effet, dans différentes expositions et points de vente à travers le pays une production textile domestique fabriquée dans la province. De plus, dans la région de Charlevoix, La Malbaie devient en quelque sorte le foyer de la renaissance de l'artisanat au Québec, car la Canada Steamship Line, propriétaire du Manoir Richelieu, réclamait pour sa clientèle touristique, divers produits textiles faits à la maison, dont la fameuse couverture dite de «Murray Bay».

Mais la production textile domestique à l'usage des touristes se heurtait à divers problèmes : déclin de la tradition, qualité médiocre de certains modèles inspirés servilement de catalogues en provenance des États-Unis, absence de formation et d'encadrement des artisanes, etc. C'est alors qu'interviennent deux nouveaux acteurs dans la renaissance de la production textile domestique : le gouvernement du Québec, par le biais de son ministère de l'Agriculture, et l'Église catholique, plus particulièrement des communautés religieuses féminines et certains curés de



villages. C'est dans ce contexte que sont fondés les premiers cercles de fermières, sous la tutelle d'Alphonse Désilets, en 1915. Leur développement se fera parallèlement au réseau des écoles ménagères dont l'objectif était de former les femmes du milieu rural à l'économie domestique. Le mouvement des cercles de fermières s'étend rapidement dans différentes régions du Québec au cours des années 1930. En 1925, on comptait 90 cercles regroupant 5 900 membres; en 1941, les 712 cercles recensés totalisaient 31 500 membres, soit 4,3 fois plus en l'espace de quinze ans.

Parmi les activités privilégiées par les cercles de fermières, l'artisanat lié aux textiles domestiques occupe une place de choix. L'importance de ces pratiques artisanales tend à augmenter sensiblement entre 1925 et 1935. Ainsi, le nombre de rouets appartenant à des membres triple de 1925 à 1935 pour s'établir à 9 560. Quant au nombre de métiers, il est multiplié par 5 au cours de la même période; de 1 807 métiers à tisser en 1925, on passe, dix ans plus tard, à 9 420. Le nombre de fileuses et de tisseuses suit les mêmes tendances et est multiplié alors par 6; de 2 584 qu'elles étaient en 1930, elles atteignent les 15 000 en 1940. Un développement aussi spectaculaire ne saurait s'expliquer sans faire référence à la crise économique des années 1930 qui vient alimenter le mouvement politico-idéologique de retour à la terre et aux valeurs rurales. S'appuyant sur le réseau des cercles de fermières et fort de l'appui du clergé, le ministère de l'Agriculture du Québec décide d'assumer le leadership du mouvement de renaissance artisanale, après avoir étudié la situation qui prévalait aux États-Unis et en Europe dans ce domaine. Une première exposition provinciale d'artisanat se tient donc en avril 1930, à l'instigation de Paul Gouin et présente au public 2 500 pièces d'artisanat en provenance de divers pays. Au même moment, le ministre de l'Agriculture, Joseph-Léonide Perron, annonce un programme visant à encourager la renaissance des arts domestiques et crée une École provinciale d'artisanat à Québec. Les premiers professeurs viennent d'Europe et des États-Unis, auxquels s'ajoutent trois vieilles artisanes du Québec. Cette école aura des effets multiplicateurs puisqu'elle formera des professeurs, notamment des religieuses, qui iront à leur tour enseigner les arts textiles domestiques dans les campagnes, en utilisant les cercles de fermières comme structure d'encadrement. Sans compter les cours de tissage qu'on dispense alors dans les écoles ménagères et les instituts familiaux. De plus, l'expertise québécoise s'étend au-delà de ses frontières grâce au zèle infatigable d'Oscar Bériau, directeur de l'École provinciale d'artisanat. Ce dernier se rend dans les Maritimes et dans les provinces de l'Ouest où des mouvements de revitalisation de l'artisanat sont aussi observés à la même époque.

L'enquête Gauvreau sur l'artisanat, 1938-1940

En 1936, l'économiste Esdras Minville se voit confier par le ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce du Québec la tâche de réaliser un inventaire des ressources naturelles et industrielles des comtés du Québec dans le but d'établir la valeur de ces res-



Femme à son métier à tisser. Gravure parue dans *L'Almanach du peuple*. Montréal : Beauchemin, 1930, p. B96. (Archives des auteurs).



sources et de stimuler l'économie régionale. On procède alors à une vaste enquête de terrain qui comporte également un volet complémentaire appelé «Section artisanale». Cette enquête

Corvée de brayage du lin en 1912. (Fonds Jean-Charles Magnan. Archives nationales du Québec à Québec).

parallèle, qui se concentre surtout dans les comtés de l'est de la province, est dirigée par Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'École du meuble de Montréal et ardent défenseur de la cause de l'artisanat. Ces deux enquêtes constituent des

Que faut-il retenir de l'enquête Gauvreau et de l'Inventaire des ressources naturelles et industrielles d'Esdras Minville en regard des textiles domestiques? En premier lieu, on note que les moulins à carder la laine se concentrent dans trois régions : la Côte-du-Sud (18 moulins), la Beauce et le comté de Dorchester (22 moulins) puis le Bas-Saint-Laurent (17 moulins); c'est aussi dans ces trois régions qu'on trouve la plus grande production de laine. À elles seules, les deux carderies de Saint-Pascal de Kamouraska produisaient 150 000 livres de laine cardée en 1938 en provenance de tout l'est du Québec. L'enquête Gauvreau permet aussi de réaliser l'impact des cercles de fermières sur la renaissance des industries textiles domestiques, particulièrement dans le Bas-Saint-Laurent où l'on compte 5 121 rouets et 2 006 métiers à tisser en 1940. L'action des cercles se fait également sentir dans les comtés de l'Islet, sur la Côte-du-Sud et de Bonaventure, en Gaspésie.



Venez au

FESTIVAL

de la Chanson et des Métiers
du Terroir

au **Château Frontenac**

Sous les Auspices du Musée National
du Canada

VOUS y verrez des choses intéressantes et vous y entendrez les vieux refrains qui resteront toujours chers au cœur des Canadiens de langue française.

Des fileuses et tisseuses expertes, recrutées dans les vieilles paroisses de la province, y donneront des démonstrations de leur habileté à filer la laine, à tisser l'"*stoff* du pays", les "catalognes", les "ceintures fichées", ainsi qu'à confectionner les tapis au crochet. Elle seront accompagnées, dans leur travail, par des chanteurs de folklore de réputation, tels que F. V. de Repentigny, Philéas Bédard et autres.

Des pêcheurs de la côte de Gaspé chanteront des refrains de chez eux en réparant leurs filets, pendant que des sculpteurs sur bois et autres artistes du terroir prépareront, sous vos yeux, divers objets se rapportant à leur art.

Au nombre des artistes de concert que vous entendrez dans l'interprétation de nos chansons du terroir, il y aura M. Rodolphe Plamondon, des Concerts Colonne et de l'Opéra de Paris; Madame Juliette Gauthier de la Vérendrye, de New-York; Madame Jeanne Dussau et M. Charles Marchand, notre populaire folkloriste, dont la renommée, depuis quelque temps, a traversé la frontière.

Il y aura encore des rondes enfantines, sous la direction de Madame Jeanne Duquette, ainsi que divers numéros par la Chorale des Chanteurs de Saint-Dominique.

Tous ceux qui portent intérêt à nos vieilles traditions, qui aiment goûter le charme de notre folklore, ne voudront pas manquer ce Festival, unique en son genre, qui aura pour cadre la somptueuse hôtellerie du Pacifique Canadien — le Château Frontenac.

Billets et renseignements, de tout agent du
PACIFIQUE CANADIEN

Au terme de ce survol, un contraste évident peut être établi entre le travail des textiles domestiques au XX^e siècle, par rapport au XIX^e siècle. Au siècle dernier, ces pratiques familiales s'inscrivaient dans le prolongement de l'ancienne économie rurale qui avait persisté face à l'économie de marché et à l'industrialisation, tout en s'y adaptant. Leur renaissance, au cours des années 1930, ressemble davantage à un effort pour revaloriser le milieu rural traditionnel et le rôle de la femme au foyer à la faveur de la crise économique. À cela s'ajoutent des objectifs artistiques et touristiques qu'on ne retrouve pas au siècle précédent.

Ces différentes pratiques artisanales se poursuivent après la Seconde Guerre mondiale, mais par un nombre plus restreint d'artisanes. De cette tradition, modernisée par le design à la fin des années 1960, naissent les métiers d'art.

Il subsiste peu de lieux qui témoignent de cette tradition liée à l'artisanat et aux petites industries rurales. Mentionnons cependant la filature de l'Isle-Verte, dans le Bas-Saint-Laurent, le moulin à carder Groleau d'East Broughton, le moulin Blanchet d'Ulverton, sans oublier le Festival annuel du lin de Saint-Léonard de Portneuf, au mois d'août. ♦



Sophie-Laurence Lamontagne est ethnologue et présidente de DIS International et **Fernand Harvey** est historien et sociologue à l'INRS Culture et Société.

La Revue Moderne, avril 1927, p. 35. (Archives des auteurs).

sources de grande valeur pour l'étude de l'artisanat et des textiles domestiques au Québec à la veille de la Seconde Guerre mondiale et quelque huit ans après le début du mouvement de renaissance des arts domestiques.